

Nous avons eu l'occasion le 12 novembre 2018 de découvrir ce fameux monument gardois dans toutes ses dimensions : historique, culturelle, technique, grâce à notre passionnant conférencier du jour, Claude Larnac, fondateur de l'Académie Pont du Gard. A l'issue de cette conférence il nous avait proposé de nous rendre avec lui sur le site du Pont du Gard pour une visite approfondie

Quelques mois plus tard, ce 5 juin 2019, c'est chose faite. Nous étions une petite vingtaine d'adhérent(e)s à nous retrouver sur le site pour une visite d'une journée, guidée par Claude Larnac.



QUELQUES GENERALITES

Le pont lui-même est la propriété de l'Etat, alors que le pont routier – qui date de 1743 – est propriété du Département du Gard.



Notre guide nous indique que cet ouvrage correspond à un moment technique et environnemental : la maîtrise de la construction des arches d'une part, et la configuration de la vallée à cet endroit d'autre part. La maîtrise de la métallurgie du fer est aussi indispensable pour façonner les outils nécessaires à tailler les pierres.

Sur les 2 faces du pont apparaissent des pierres en saillie qui permettaient de sécuriser les échafaudages et les grues.

LA CRUE DE 2002 ET SES CONSEQUENCES

La variation du débit du Gardon peut être considérable. Claude Larnac nous rappelle la crue centennale de 2002 (ci-contre) présentée lors de sa conférence, est impressionnante. Le débit dépasse les 5000 m³/ seconde.



Elle a eu pour effet de décaper les rives du Gardon de ses alluvions, en aval du pont. A certains endroits, ce décapage a creusé des trous de 10 mètres et laissé aujourd'hui apparent le calcaire urgonien (du nom d'Orgon). C'est une pierre très dure similaire à du marbre, qui date de 150 millions d'années (ère secondaire), et qui constitue le socle de l'ouvrage.

La pierre de Vers qui a servi à bâtir le pont, est au contraire très tendre. Elle s'est formée par compression sous la mer à l'ère tertiaire (40 millions d'années) sous une mer peu profonde.

Ce décapage des rives par la crue, malgré les dégâts occasionnés, se traduit par une meilleure connaissance par les archéologues des techniques de la construction du pont. En effet il a laissé apparaître sur le rocher urgonien les traces, sous forme de trous façonnés, d'infrastructures utilisées pour la construction. Il s'agit par exemple de points d'ancrage de cabestan permettant de décharger sur un plan incliné les blocs de pierre de Vers transportés



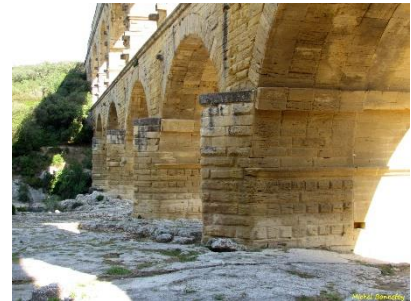
sur la rivière depuis la carrière. Il s'agit aussi de points d'arrimage de grues, composées d'un mat vertical et d'un dispositif de cordes et de cages à écureuil dont la rotation grâce à l'énergie humaine, permettait de hisser les blocs de pierre.

AGRESSION CONTRE LE PONT DU GARD

Le pont subit depuis 2 millénaires des agressions diverses d'origine naturelle mais aussi humaine.

La pierre de Vers est usée par le vent, attaquées par les pluies acides ou les déjections des oiseaux.

Au pied des arches, en amont les *avant-becs* destinés à partager les flots, en limitant la pression sur les piles, sont bombardés par les galets de rivière. Les piles du pont en aval, elles, subissent ce que l'on appelle la *force de traînée* qui provoque une aspiration, phénomène qui était ignoré des romains et qui les dégradait. La construction du pont Pitot au XVIII^e siècle, corrigera ce défaut avec la mise en place d'*arrière-becs*.



En 1937, une restauration est entreprise. Mais l'utilisation d'un mortier trop riche – les romains utilisaient des joints secs – provoque l'éclatement des pierres.

Au moyen-âge, le roi de France Louis IX le seigneur d'Uzès échangent leurs propriétés. Le roi récupère les marais salants de la région d'Aigues-Mortes, et le seigneur reçoit les terres autour du Pont du Gard. Le roi autorise ce dernier à gérer un péage, d'où, pour permettre le passage des convois de sel sur le pont, la création des échancrures sur la base des arches du second étage.

Le sel était une denrée précieuse et coûteuse qui permettait la conservation des aliments. L'administration fiscale royale aura tôt fait de créer un impôt sur ce sel : la fameuse gabelle.

Enfin, Claude Larnac nous rappelle que la grande arche centrale du pont se trouve positionnée à cheval sur la faille secondaire dite de Nîmes.

LE CANAL ET L'AQUEDUC



Après une pause déjeuner agréable sur la terrasse du restaurant installé rive droite, le groupe repart vers le pont et gravi le sentier aménagé sous les chênes verts, qui le mène au sommet du pont là où le canal redevient un conduit souterrain en direction de Nîmes. La visite du canal au sommet du pont n'est autorisée qu'avec un guide, mais avec, par an, un nombre limité de visiteurs. Nous ne le visiterons pas.



Notre guide nous précise que le canal a une largeur intérieure de 1,20 mètre – soit 4 pieds romains – et la paroi de 0,90 mètre – soit 3 pieds romains – pour une hauteur étanchéifiée de 1,45 mètre – soit 5 pieds romains. Le canal est étanchéifié avec le béton à tuileau maintenant bien connu des adhérent(e)s... composé de chaux, de sable et de tuiles – voire d’amphores – concassées.

Au fil du temps des concrétions calcaires se sont formées faisant remonter le fond du canal. L’aqueduc souterrain passe sous de la végétation et des arbres et après son abandon, les racines de ces derniers ont pénétré dans le canal par des fissures, pour former des amas appelées concrétions terrigènes.

Notre visite se termine par l’observation de la face aval du pont. Notre guide à l’aide d’un miroir (plus rudimentaire qu’un laser mais très efficace, sous réserve d’un temps ensoleillé...) attire notre attention sur des gravures apparaissant çà et là.



La mention en latin « *mens totum corium* », qui signifie « la façade a été entièrement mesurée », indique la volonté de construire un projet architectural et la certitude d’avoir réalisé un bel ouvrage.

Les marques des différentes corporations qui ont participé à la construction, apparaissent également sur les pierres. Claude Larnac nous signale que pour le travail du bois, existait une hiérarchie de compétences. Le corps des charpentiers comportait trois spécialités : les grossiers, qui travaillaient les grosses pièces, les poutres, les menuisiers, qui façonnaient le menu bois, et enfin les ébénistes, le menu bois, l’ébène entre autres.

Des signes phalliques – en référence au dieu Priape – dont la connotation sexuelle évoquait la force, une protection contre le mauvais œil, c’est à dire contre le mauvais sort, sont destinés à protéger l’ouvrage et à en détourner les maléfices.



Une journée bien remplie et passionnante !



Un grand merci :

- à Claude Larnac, pour sa passion communicative et pour la clarté de ses commentaires,
- aux chauffeurs qui nous ont transportés,
- à Michel Bonnefoy pour l'organisation de cette sortie.



Texte : Michel Leduc, photos : Michel Bonnefoy et Claude Larnac